

Saura-t-on jamais ce qui fait qu'un homme de main, petit proxénète ou racketteur sans envergure, devient un jour un parrain du milieu ? Question de courage et d'ambition, bien sûr, d'autorité naturelle aussi, de volonté de toujours s'imposer aux autres, de se faire craindre et admirer. Les vieux connaisseurs de la pègre marseillaise racontent qu'alors que l'un de ses porte-flingue s'appêtait un jour à tirer sur un rat, Zampa l'en empêcha en laissant tomber cette sentence, belle comme un dialogue d'Audiard : « *On ne tue pas les rats : ce sont les voyous des animaux.* » Pour impressionner l'autre, l'associé ou le rival, Jacky Imbert est prêt à tous les exploits.

Tout jeune, on l'a vu rallier à la nage les deux points les plus éloignés de la ville, du canal du Rove à la Pointe rouge. Motos, voitures, avions : il pilote tout ce qui possède un moteur et provoque des sensations. Elève des Trois-Canards, il participe, l'hiver, à des « *concours de dérapages* » en voiture sur la place de la Concorde. Ce sont ces manies de casse-cou qui lui valent ce surnom qu'il n'a jamais aimé : le Mat, c'est-à-dire, dans le jargon du milieu, le risque-tout, le « fondu ».

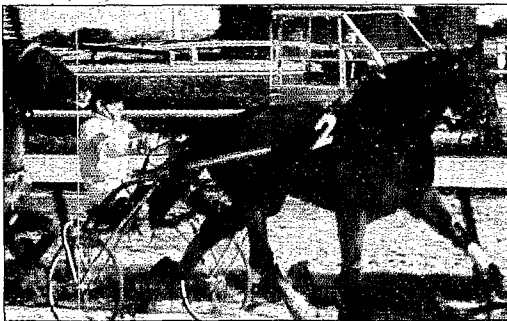
En 1962, seul aux commandes d'un Cessna, il traverse la Méditerranée pour enlever Raymond Infantes, le plus célèbre bordelier d'Oran. « *Un an plus tôt, explique-t-il, j'avais pris une condamnation pour proxénétisme. Dans la même affaire, il y avait Infantes. Mais lui était en Algérie. Là-bas, il avait tous les droits ! Alors, après avoir morflé, j'ai filé à Oran...* » Le souteneur avait de bons soutiens. Séquestré dans un petit hôtel de Marseille, il lâche 500 000 francs. Quelques années plus tard, c'est en association avec Zampa que le Mat perpétue la tradition du racket comme on l'apprenait aux Trois-Canards. Ils enlèvent en Suisse le sulfureux homme d'affaires franco-israélien Flatto Sharon et l'enferment dans un petit chalet de montagne.

Tani et Jacky : le duo fait bientôt de l'ombre au clan Guérini, dont le déclin s'amorce. Le Marseille de la fin des années 60 a changé. Le trafic du port subit de plein fouet le contrecoup de la perte des anciennes colonies. Des agences bancaires ouvrent dans tous les quartiers. Ce sont autant de cibles faciles pour de petits braqueurs désireux de monter leurs propres coups, sans la permission ni la protection de personne. « *On sentait venir un Mai-68 des voyous* », se souvient l'ancien commissaire Robert Mesini, qui dirigeait alors la brigade criminelle de Marseille. Le 23 juin 1967, alors qu'il s'est arrêté à la station-service Shell du chemin de Saint-Julien pour faire le plein de sa grosse Mercedes, Antoine Guérini, « *l'empereur des nuits marseillaises* », est abattu par deux tueurs à moto, portant lunettes noires et béret basque. Une première dans l'histoire du crime. Les tueurs n'ont jamais été identifiés.

Antoine Guérini liquidé, la nouvelle génération se partage les restes de l'empire. Zampa et Imbert figurent au premier rang des héritiers. Leur rival principal s'appelle Francis Vanverberghe. Les Marseillais, qui n'arrivent pas à prononcer son nom, ont tôt fait de le surnommer Francis le Belge. Né en 1946, inscrit au fichier du grand banditisme en février 1968, il fait une ascension éclair vers les sommets de la pègre grâce au commerce de la drogue. Ascension qui ne sera véritablement interrompue qu'en 1986, lorsqu'un chimiste de la French connection arrêté aux États-Unis, François Scapula, dénoncera à la justice son implication dans le trafic de l'héroïne (2).

« *Le Belge ? C'est un ami, dit Jacky Imbert. Un garçon de très grande valeur. On lui a monté un "saucisson" pour le prendre au piège. Scapula est un rat d'égout. Il a dit aux Américains ce qu'ils voulaient entendre, mais je sais qu'il n'y a rien contre Francis.* » Provocateur, il ajoute cette analyse de son cru : « *Les Américains portent une grande responsabilité dans l'explosion de la drogue en Europe. Aux début des années 70, l'héroïne était raffinée*

*Marseille se délecte de cette fraternité qui place à la même table le bourgeois, le malfrat, le fils de bonne famille, la femme de mauvaise vie...*



En 1972, sur son sulky, pendant une réunion hippique à Cagnes-sur-Mer. Passionné de chevaux, il sera champion de France amateur en 1973.

*ici, mais elle était exportée. Lorsque les Américains ont fait pression sur la France, on a démantelé la French connection, mais les chimistes et les passeurs, qui avaient pris l'habitude du boulot, ont continué de produire de l'héroïne. Comme ils n'avaient plus de filières vers l'étranger, ils se sont mis à l'écouler sur place. Sans les Américains, la drogue serait sûrement arrivée en Europe beaucoup plus tard.* »

A l'orée des années 70, en tout cas, les affaires tournent. Au casino de Cassis, les policiers observent soir après soir le défilé des caïds qui claquent des millions en quelques heures. A Marseille, sur la place Thiers, à deux pas du Vieux-Port, on croise aussi quelques « beaux voyous » à l'Ascenseur, la boîte de nuit à la mode. La maîtresse des lieux, Monique Sessler, est une figure locale. Les ténors de la pègre la respectent pour son courage – elle a fait une Résistance héroïque – et son franc-parler. Cousine d'un proche de François Mitterrand, le sénateur Bastien Leccia, elle compte parmi les fidèles du leader socialiste, qu'elle conduit régulièrement en voiture lors de ses déplacements électoraux dans le Midi, et côtoie la fine fleur du socialisme local.

Marseille ne déteste pas ce mélange de genres, se délecte de cette grande fraternité qui place à la même table le bourgeois et le malfrat, le fils de bonne famille et la femme de mauvaise vie, l'édile et le parrain. A l'Ascenseur, étape obligée sur le chemin de Saint-Tropez, tout le monde fait la fête. Perrier-Jouët vient de lancer le champagne « Belle Epoque ». Jacky Imbert, qui compte parmi les habitués, offre plusieurs magnums par soirée. « *Ces gars-là, s'amuse Monique Sessler, on sait toujours ce qu'ils font de bien. Le reste...* » En 1973, durant le tournage de « Borsalino & Co », le film de Jacques Deray, Delon s'assied souvent à sa table. Le Mat, lui, suit avec assiduité les prises de vues. Vingt ans après, certains jurent l'avoir aperçu à l'écran. « *Figurant, moi ? J'aurais bien pu figurer au générique, dit-il tout sourire. Mais comme producteur...* »

Jacky Imbert a fait la connaissance d'Alain Delon sur les champs de courses. C'est un lieutenant de Zampa, Bimbo Roche, qui est aussi l'un des hommes de Jean-Dominique Fratoni au casino Ruhl de Nice, qui aurait fait les présentations.

L'ancien de la cave des Trois-Canards et l'acteur de « Mélodie en sous-sol » se découvrent des amitiés et des passions communes. Sur les hippodromes du Sud-Est, le Mat n'est-il pas déjà une star à sa façon ? « *Je montais à cheval depuis longtemps, raconte-t-il. Un jour, à Bonneveine [l'hippodrome de Marseille, NDLR], un ami m'a fait monter sur un sulky. Ça a marché tout de suite. J'ai fait mes premières courses...* »

Le voici *driver* amateur. Et quel *driver* ! En 1971, il termine sa première année de compétition à la troisième place du championnat de France de trot attelé. Un an après, il est sacré champion régional des gentlemen du Sud-Est, puis champion de France. Vingt-neuf victoires à son actif. Il a 43 ans ! Delon séjourne alors à Aix-en-Provence, dans un somptueux hôtel particulier avec piscine intérieure qu'il loue place des Quatre-Dauphins, tout près du cours Mirabeau. « *Un jour, se souvient Imbert, je devais courir à Cagnes-sur-Mer. Je lui ai dit : "Demain, je gagne." J'ai gagné. C'est comme ça qu'il m'a proposé de monter une écurie de courses avec lui, et que je l'ai mis en contact avec un entraîneur réputé, Pierre-Désiré Allaire.* »

Copropriétaire de Une de Mai, qui a remporté quarante millions en course pour la seule année 1972, Allaire est un faiseur de cracks. Avec lui Jacky Imbert, passé professionnel en 1973, fonde un centre équestre dans la campagne aixoise, au Puy-Sainte-Réparate, qui abrite les chevaux de l'écurie Alain Delon-Mireille Darc. Imbert : « *Allaire était un phénomène. Il avait choisi sept chevaux. En course, ils ont gagné un milliard ! Mais quand il a voulu faire de moi un entraîneur professionnel, il y a eu des protestations. On ne voulait pas de moi.* »